

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (1999)
Heft: 1

Artikel: John Cassavetes, peintre de la folie ordinaire
Autor: Asséo, Laurent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932885>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

John Cassavetes est l'un des rares cinéastes modernes devenus mythiques de son vivant. Il fut aussi, on ne le dira jamais assez, un acteur admirable. La bouleversante expérience de cinéma que constitue la vision de ses films, présentés à Genève, est à (re)tenter de toute urgence.

Laurent Asséo

Longtemps, les films de John Cassavetes ont été difficiles à voir ou carrément invisibles. Depuis quelques années, sa filmographie, composée d'une douzaine de titres, est relativement accessible au public. C'est heureux et combien légitime, au vu de l'importance de cette œuvre toute imprégnée de volupté, d'alcool et de nicotine – et de son influence souterraine.

Jeune acteur promis à une belle carrière à Hollywood, John Cassavetes réalise en 1958 son premier film, «Shadows». Il le tourne avec un budget minuscule, en improvisant dans les rues de New-York. Un sacrilège au pays des grands studios! Jonas Mekas, alors chef de file du cinéma indépendant new-yorkais, discerne dans cette œuvre l'empreinte du «cinéma vérité», en vogue à l'époque, et applaudit. Mécontent du résultat et sourd aux louanges, Cassavetes retourne certaines scènes. La nouvelle version de «Shadows», moins expérimentale, plus narrative et davantage centrée sur les personnages, déplaît à Mekas. Cette incompréhension réciproque met d'emblée en évidence la singularité du cinéma de Cassavetes: à la fois classique et moderne, hors norme pour Hollywood – avec ses longs plans-séquences, ses aspérités et ses digressions –, il se démarque aussi de toute avant-garde par l'attention portée aux acteurs, à l'histoire et par une manière bien à lui de moderniser les mythologies et genres hollywoodiens.

Le système Cassavetes

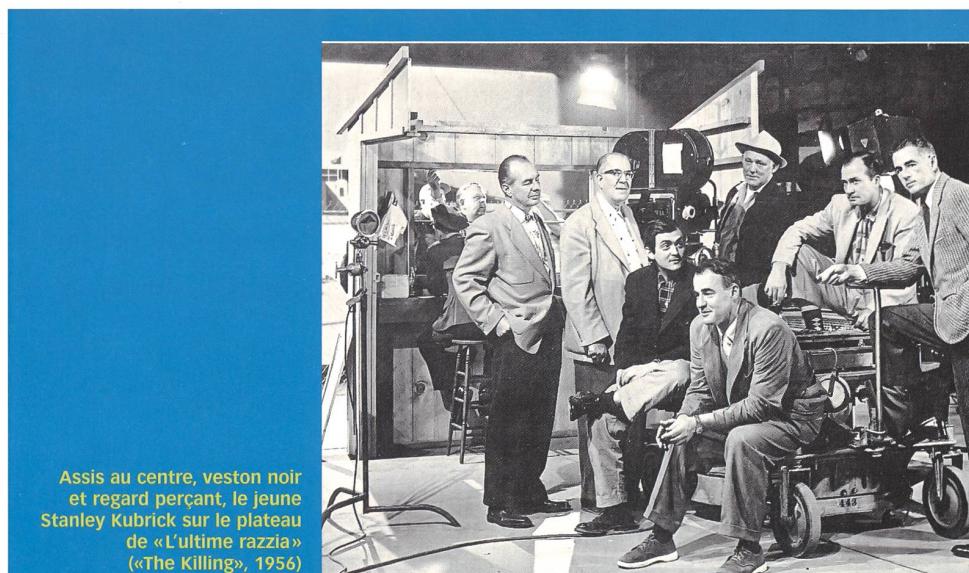
Ce n'est pourtant que dix ans plus tard, dans les années 1970, que l'inspiration de Cassavetes pourra pleinement s'épanouir. Après «Shadows», Hollywood fait appel à lui pour réaliser «Too Late Blues» (1962) et «Un enfant attend» («A Child is Waiting», 1963). Réalisées dans un cadre trop contraignant, ces deux expériences s'avèrent malheureuses. Cassavetes quitte alors le carcan hollywoodien et gagne son indépendance artistique avec «Faces», tourné pendant six mois, monté

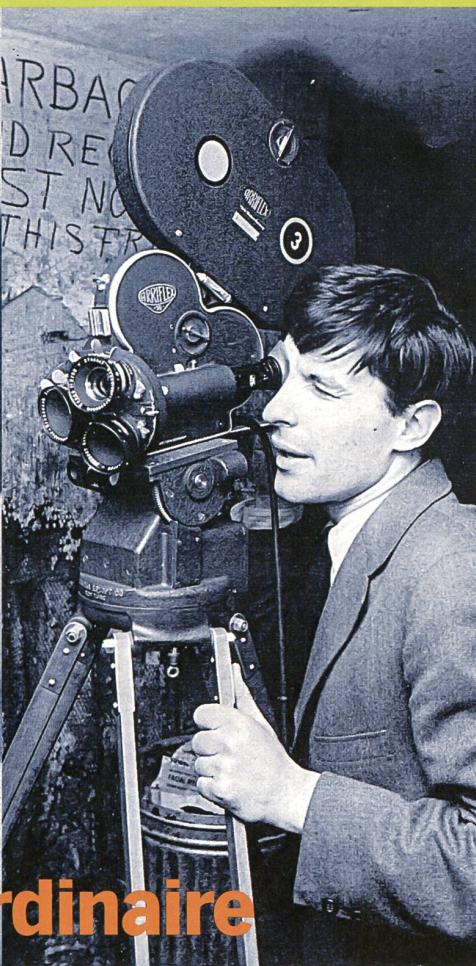


John Cassavetes, peintre

dans son garage quatre ans durant et sorti en 1968. Ce faisant, il crée son propre système, très individualiste et artisanal, qu'il alimente financièrement par ses prestations d'acteur: «Les douze salopards» («The Dirty Dozen») de Robert Aldrich, «Rosemary's Baby» de Roman Polanski, etc. Le système Cassavetes s'articule aussi autour d'une bande d'amis fidèles, tant devant que derrière la caméra. Son cinéma est en effet intimement lié à certains acteurs: Peter Falk (alias «Colombo»), Seymour Cassel, le

flegmatique Ben Gazzara et la bouleversante Gena Rowlands, épouse et égérie du réalisateur, qui délaissa pour lui un destin de star tout tracé. Après le succès relatif de «Faces», le cinéaste persiste dans cette voie et donne alors ses grands chefs-d'œuvre: «Husbands» (1970), «Une femme sous influence» («A Woman under the Influence», 1974) ou «Meurtre d'un bookmaker chinois» (The Killing of a Chinese Bookie, 1976), formidable thriller étrangement dilaté et absolument non conventionnel.





de la folie ordinaire

Trop d'amour

On l'a beaucoup dit, les films de Cassavetes constituent des flux, de véritables «Love Streams» – pour reprendre le titre de sa magnifique dernière œuvre tournée en 1984 – un art unique de «toucher», au sens double du terme. Son cinéma est à la fois tactile, sensoriel et émouvant. A travers les incessants mouvements des corps, de la caméra et de la lumière, Cassavetes capte avant tout l'émotion. Filmant au plus près des visages, à la limite où le grain de la pelli-

cule se confond avec celui de la peau, il procède par une approche très physique de la chair et des corps – mais où le sexe affleure peu. Cette expression du sensible et de l'affect va de pair avec une attention toute particulière portée à la vérité des êtres, à leurs failles et à leur folie plus ou moins ordinaire. Cassavetes dépeint certes les névroses de la classe moyenne américaine, mais jamais son cinéma ne se réduit à un constat sociologique ou psychiatrique. Et si la maladie mentale est parfois clairement désignée,

Geena Rowlands, magnifique actrice et égérie de John Cassavetes, dans une scène de «Une femme sous influence» («A Woman under the Influence», 1974)

John Cassavetes pendant le tournage de son premier film, «Shadows», en 1958

elle n'intéresse pas l'auteur en soi. L'hystérie, la schizophrénie dont souffrent souvent ses personnages (notamment ceux qu'interprète Gena Rowlands) sont surtout, à ses yeux, l'expression de sublimes et excessives quêtes d'amour. La caméra de Cassavetes, toujours du côté des personnages, bascule tout entière dans la dérive chaotique des êtres qu'elle filme sans distance, avec passion. D'où l'émotion invraisemblable qui emporte le spectateur et l'entraîne dans une fusion imaginaire sans précédent.

Un art hallucinatoire

Avec son style unique, parfois violemment hétérogène – véritable alchimie entre théâtre, geste pictural et gros plan cinématographique – le cinéma de Cassavetes tend au paroxystique et parfois à une certaine forme de grotesque morbide et rigolard. Mettant en scène les excès alcoolisés et tabagiques de ses personnages, il s'efforce de dépasser le réalisme ambiant pour atteindre une sorte d'état cinématographique hallucinatoire. Le théâtre intime de l'auteur de «Gloria» (1980) tend alors à une forme d'expressionnisme moderne; par exemple dans «Meurtre d'un bookmaker chinois», la profusion des halos lumineux des phares de voitures trouant la nuit introduit la scène de la boîte de nuit et le monde fantasmique des strip-teaseuses. Depuis «Une femme sous influence», le traitement de la couleur accentue le rapport «flou» que les «héros» cassavetiens entretiennent avec la réalité. Dans «Meurtre d'un bookmaker chinois» encore ou dans «Love Streams», les taches de couleur apparaissent et disparaissent au gré des plans, tels des dessins d'enfants perçus comme de possibles reflets de la régression des personnages masculins. Avec «Opening Night» (1977), Cassavetes atteint alors le point ultime de cette démarche qui tend à visualiser le mental, en matérialisant les visions schizophréniques de Virginia (Gena Rowlands). Oscillant de plus en plus entre le réel et l'imaginaire, l'univers de Cassavetes réalise ainsi une utopie cinématographique bouleversante... le temps de la projection!

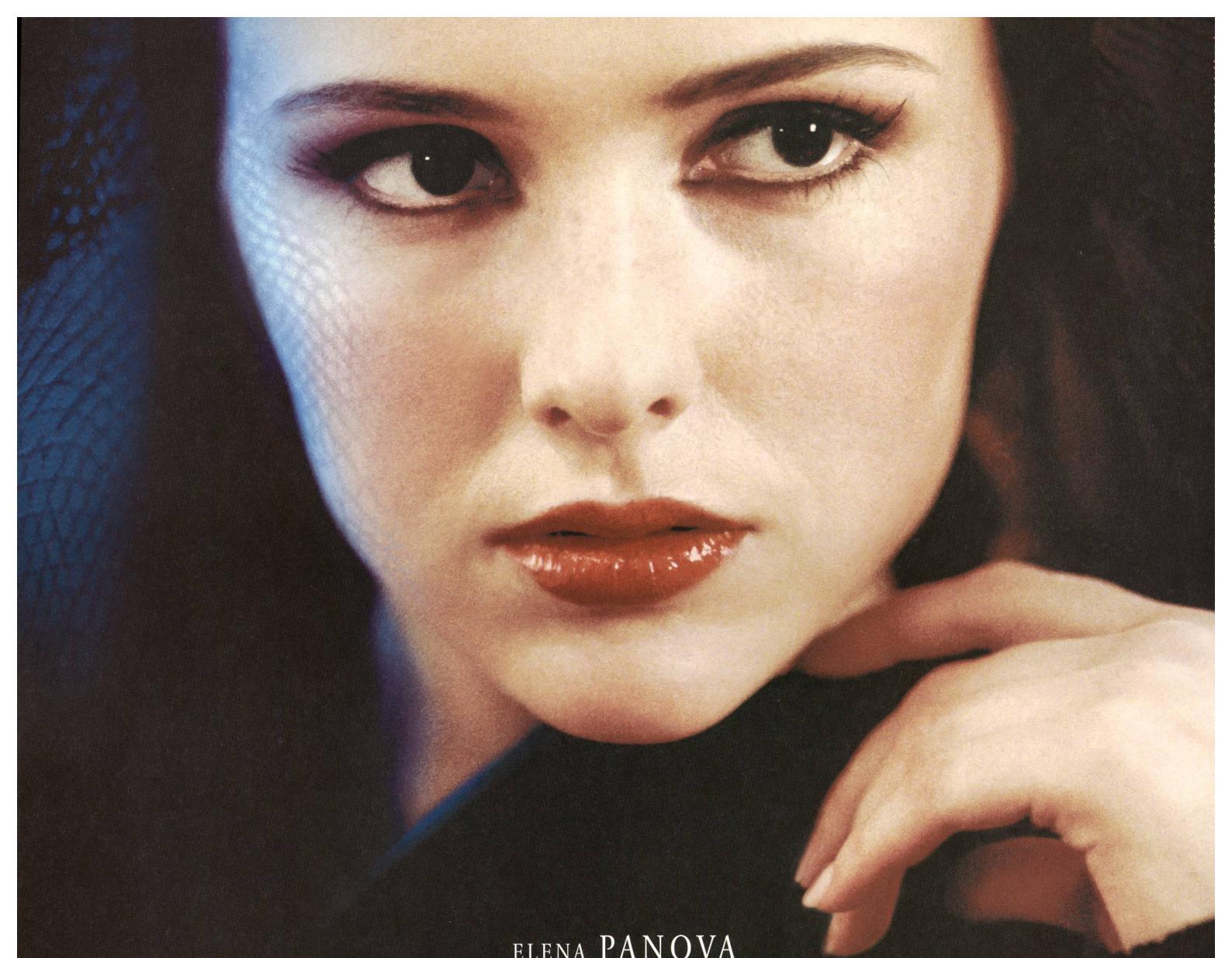
«Rétrospective Cassavetes» et «La bande à Cassavetes», au CAC Voltaire, Maison des arts du Grélli, Genève. Cette rétrospective présente tous les longs métrages de John Cassavetes, à l'exception de «A Child is Waiting» et de «Husbands», et est accompagnée d'une sélection des films ayant impliqué Cassavetes et ses proches à divers titres (les acteurs Ben Gazzara, Peter Falk, Gena Rowlands, le réalisateur Nick Cassavetes, son fils, etc.). Jusqu'au 24 août.

Kubrick à redécouvrir

On ne reverra plus de sitôt les films de Kubrick sur grand écran. Ceci, officiellement, pour assurer un plan de rééditions en accord avec le vœu du cinéaste disparu et pour que ses films ne soient plus montrés dans de mauvaises copies. La Cinémathèque suisse avait heureusement pris les devants en programmant ses cinq films en noir et blanc, dont deux, «L'ultime razzia» («The Killing», 1956) et «Les sentiers de la gloire» («Paths of Glory», 1958), viennent d'ailleurs de réapparaître en copies neuves par les bons soins du CAC-Voltaire de Genève. De quoi patienter donc dans l'attente d'«Eyes Wide Shut», le film posthume du maître promis pour septembre. Le point commun de ces films de

genres apparemment si différents? La folie, sans doute. Folie de l'homme en proie au désir dans «Le baiser du tueur» («Killer's Kiss», 1955) et «Lolita» (1962), folie de celui qui croit pouvoir maîtriser le hasard dans «L'ultime razzia», folie meurtrière des généraux dans «Les sentiers de la gloire» et «Docteur Folamour» («Dr. Strangelove, or How I Learned to Stop Worrying and Love the Bomb», 1963). Sceptique radical, Kubrick se plaisait à examiner l'humain poussé dans ses derniers retranchements, avec une intelligence et une ironie décapantes. (nc) ■

«Early Kubrick» à la Cinémathèque suisse, Lausanne, Casino de Montbenon, jusqu'au 4 septembre.



ELENA PANOV

MARTIN BENRATH GERALDINE CHAPLIN
ULRICH NOETHEN IVAN DARVAS
MARINA CONFALONE STEFAN KURT

UN FILM DE DANIEL SCHMID

BERESINA

OU LES DERNIERS JOURS DE LA SUISSE

DREHBUCH MARTIN SUTER KAMERA RENATO BERTA AUSSTATTUNG KATHRIN BRUNNER KÖSTUME BIRGIT HUTTER TON LUC YERSIN MUSIK CARL HÄNGGI SCHNITT DANIELA RODERER PRODUKTIONSLEITUNG PETER SPOERRI
PRODUZENT MARCEL HOEHN COPRODUZENTEN KARL BAUMGARTNER MICHAEL SEEBER HEINZ STUSSAK EINE COPRODUKTION T&C FILM ZÜRICH / PANDORA FILM KÖLN / PRISMA FILM WIEN
IN ZUSAMMENARBEIT MIT SCHWEIZER FERNSEHEN DRS / TSI, TELECLUB, ZWEITES DEUTSCHES FERNSEHEN, ARTE, ÖSTERREICHISCHER RUNDFUNK, EURO SPACE TOKYO, EIDGENÖSSISCHES DEPARTEMENT
DES INNERN, STADT UND KANTON ZÜRICH, KULTURFONDS SUISSIMAGE, FILMSTIFTUNG NORDRHEIN-WESTFALEN, ÖSTERREICHISCHES FILMINSTITUT



SÉLECTION OFFICIELLE CANNES 1999

DÈS LE 15 SEPTEMBRE AU CINÉMA